

ROBERT VITTON

FLORILÈGE

RAL, M

Revue d'art et de littérature, musique

n° 79

avril-juin 2012-05-04

www.lechasseurabstrait.com

Chiffonneries

Entre mes barriques
Vos rondes me font
Tourner en bourrique
Ô voyants chiffons

Sûr sur ma fabrique
Long vous en diront
Les tuiles les briques
Les fers les cairons

L'ampoule électrique
Ombre mon plafond
Ma plume n'écrit que
Des contes sans fond

Ogres nymphes crique
Phénix cucendrons
Dans mes vers lyriques
Sont en plein goudron

Sous les coups de trique
Pieds nus en haillons
Je loue la métrique
Les crânes crayons

Ô rondes lubriques
Des anges paieront
L'archet colérique
La corde qui rompt

Robert VITTON, 2011

OPINION SUR RUE

De ma barcasse *La Sardine* au *Fluctuat nec mergitur*,
mon navire, mon beau navire
qui ja ja jamais ne chavire,
que de rajoutis, de caviar, de notes, de dealeur...
Pierre, François, Tristan, Restif, Max, Paul, Charles, Guillaume, Arthur...

Ô bonnes et petites gens que m'érigez-vous en oracle,
vous me hissez sur un trépied.
N'étais-je l'affreux frelampier,
le fatrasseur, le violoneux dont les chants tiennent du miracle ?
Je laisserai des vers boiteux, les méchants boyaux que je racle.

Ma muse, je l'aurai prise à bras-le-corps entre deux défis.
J'en aurai avalé des couleuvres.
Vous me vîtes sans doute à l'œuvre
sous vos charretées de jurons, sous vos alexandrins bouffis,
sous vos tombereaux de fumier, sous le poids de vos crucifix...

Ô filles du quart des minuits poète, vous me voulez faire,
chantre et matelot de Paris,
broyeur de noir, souffleur de gri-
saille et buveur de rouges bords. Dans vos jeux de quilles, je ferre
vos cigales, violente vos violes, renifle vos affaires...

Ai-je eu phaétons, nautoniers, machinistes, moniteurs, dieux,
ciceroni, mentors, sans rire,
qui me poussèrent à écrire ?
Ai-je eu fées, féaux, pères, pairs, nègres miséricordieux ?
Cliques, claques, répétiteurs, pour vous, je n'ai jamais eu d'yeux.

Naguère dans mon débarras, je n'avais qu'un trait de calame.
Mes murs s'ouvraient sur des lointains,
je n'avais ni soirs, ni matins.
Gestes, sirventes, madrigaux, acrostiches, épithalames,
épitaphes, lais... O mes fées feues, je vous déclare mes flammes !

Je n'aurai pas largué mes morts, je n'aurai pas mâché mes mots,
je n'aurai pas bâillé ma vie.
Je passe toutes mes envies,
tantôt passant, tantôt passeur, tantôt grime, tantôt grimaud,
tantôt rimeur, tantôt maçon, tantôt vieillard, tantôt marmot.

Parfois, ainsi qu'un jetonnier, dans mon Voltaire, je me carre
comme dans la peautre à Caron,
et je pense au pauvre Scarron,
à son Virgile travesti, à sa jatte et à ses escarres.
Prosailleurs en vers, rimailleurs en prose, je vous contrecarre.

Sans arrière pensée dans l'œil, dans l'oreille... Sans faux nez, ni
poing fait, ni fanion dans la poche,
ni dés derrière la caboche,
je déglingue des orphéons et des chorals racornis.
En attendant mon autobus, je pétris un roman jauni.

Me voyez-vous rester de marbre entre les questions de Marfore
et les réponses de Pasquin ?
Ces mèches, ce vilebrequin
pour quoi faire, me dites-vous ? Têtes à perruque, je fore
des anciens temps pour y mourir de métaphore en métaphore.

Mon œil nu, ma lunette, mon aile, ma chaîne d'arpenteur,
mes pas mesurent l'étendue
des liesses, des peines perdues,
des dégâts, des crieries, des chants, des fragrances, des puanteurs...
Ces brûle-gueule, ces roseaux, ces lorgnons sont ceux d'un auteur.

Je quitte la scie, le marteau et les râpes pour la guiterne.
J'ai tiré de quelques chablis,
ma table, ma chaise, mon lit,
mon cercueil... Ma chienne de vie sans collier, mes vues vous consternent.
Pour vous, tondeurs de nappes, suis-je à plaindre, à pendre à la lanterne ?

Evidence de sentiment, je n'ai plus l'âge de raison.
D'ailleurs, un jour, l'ai-je eu cet âge ?
Vous en dirai-je davantage ?
Ai-je eu murailles, murs, murets ? Ai-je eu bornes, bords, horizons ?
Ai-je eu liens, cadènes, boulets ? Ergastules, cachots, prisons ?

Je vais, je reviens à son bras, je ne fais plus un pas sans elle...
Qui ça ? Qui ça ? La Mort, pardi !
Elle n'est pas ce que l'on dit.
Ce n'est pas elle qui m'écorche à vif, qui me tue, qui muselle
les clébardes de ma Poésie, qui coupe à mes chevaux les ailes...

Trois sortes d'hommes : les vivants, les morts, ceux qui vont sur la mer.
Je démêle des fils, des trames,
des voix, des mélis-mélodrames...
Je bois la tasse et pisse dru, je mâche doux et crache amer.
Ô tour de Nesle, ô tour Eiffel, ô tour Saint-Jacques, mes amers.

Et de mes os, qu'en ferez-vous, convoiteux, des armes ? Des flûtes ?
Tendez mes nerfs sur vos crincrins,
ma peau sur vos tambourins
et confiez mon nécessaire et mon superflu aux volutes
du reflot. Ne rechignez pas. Souvenez-vous, vous le voulûtes.

J'aurai vécu de l'air du temps, de passades, de rogatons,
toujours à la portion congrue,
au bout des champs, aux coins des rues,
j'avais ma besace, mon quart, mon canif, mon feu, mon bâton,
de ma Provence, une musique et des versets de mirliton.

Il est né ! Qui ça ? Il est né ! Qui ça ? Le forceps m'a fait naître
dans les cris, dans les racontars...
Déjà, j'avais pris du retard.
J'aurais chanté pour des pruniers, pour les géraniums des fenêtres,
pour les pierres des moulins, pour les nues sans me faire connaître.

J'ai des pavés de Soixante-huit, un masque à gaz, un porte-voix,
des pancartes, des banderoles...
Mes pans de mur ont la parole !
Que veulent les peuples ? Des jeux, du perlot, du pain, du pivois !
Je suis pas à pas, mot à mot, de longs et cahotants convois.

De n'avoir hymnes ni drapeaux, ni Mariannes pour commensales,
de n'avoir regrets ni remords,
je le paierai après ma mort.
Vous défleurirez mon talus, vous étendrez mon linge sale,
comme de l'ail, vous pilerez mes vers, ma verve provençale ...

Robert VITTON, 2012

Poteau

Poteau, qu'as-tu dans ton walk-man ?
Dans mon walk-man ?
J'ai des avant, des après-guerre,
La Mer de Debussy, la folie de Schumann,
Des airs d'aujourd'hui, d'hier, de jadis, de naguère...

Poteau, qu'as-tu dans ta radio ?
Dans ma radio ?
J'ai des accordéons-musettes,
Du vieux, du neuf... Et pour ne pas mourir idiot,
Des réclames, des jeux, des conseils, des causettes...

Poteau, qu'as-tu sur ton phono ?
Sur mon phono ?
J'ai un soc, un sillon sur une île.
Des voix : Damia, Fréhel, Kiki de Montparno...
J'ai des rêveries sur des grèves de vinyle.

Poteau, qu'as-tu sur ton sabot ?
Sur mon sabot ?
Je frotte de la ritournelle !
Je hante le Pont-Neuf et le pont Mirabeau,
Je flâne sur les quais jusqu'à la tour de Nesle.

Poteau, qu'as-tu dans ta Babel ?
Dans ma Babel ?
J'ai du jazz à tous les étages,
Des rythmes endiablés, des scies, les décibels
D'une batterie de cuisine, des battages...

Robert VITTON, 2010

A perte de vue

L'oeil tué n'est pas mort
Un coin le fend encor
Encloué je suis sans cercueil
On m'a planté le clou dans l'œil
L'œil cloué n'est pas mort
Et le coin rentre encor

Tristan Corbière (1845- 1875)

Qui-va-là ? Je suis une sentinelle égarée dans les ténèbres. Qui-vive ? Mon balandran¹ balaie

les enfers déparés jonchés de coquelicots. Je perds mon temps, le temps me perd. Ma badine fouette l'air. Quelqu'un ? Une arme vivante ? Halte-là ! Je suis ton couteau pendant ! Qui ça ? Ton accointe. Ton quoi ? Ton âme damnée ! Halte-là ! Halte-là !

J'ai des dés d'os dans mes dédales... Des dés d'os ? Des dés d'or dans mes silences, dans mes conflits, dans mes hasards... Des dés d'or ? Des dés d'argent dans mes paroles, dans mes trafics, dans mes bazars... Des dés d'argent ? Des dés de bois, d'ivoire... Je joue ma nippe et mes sandales. Dans vos bals, dans vos balthazars, je déballe des camelotes, des romances, des parfums de scandale...

Mes mètres, mes proses hennissent... Le Requiem de Berlioz agenouille les chevillards. Tes souvenirs jaunissent... Qui parle ? Mes pages... Sur mes pages raboteuses, où je me condamne à cadencer mes ballades et mes madrigaux, ma cagne² en laisse, je suis mes propres corbillards. Je ne crois plus mes pythonisses³, voyantes et voyeuses à la petite semaine... Je ne crains plus leurs sommations,

leurs mises en demeure, leurs invectives, leurs incantations, leurs philtres ... Et je bois de la malvoisie.

Sur les parvis, loqueteux, l'arguemine⁴ en sébile, les globes révoltés dans un moyen âge, je pantomime les tortures de la question, les gênes, les géhennes, le martyr d'Artaud, les supplices de Prométhée, de Tantale, de saint Bénigne... Je gagne des mille et des cents. Je gagne ma journée... Tout juste de quoi étourdir mes soifs et mes faims. A votre bon cœur ! A votre bon cœur, faubouriens ? Que ce soit ton dernier quignon, porte-quignon plein de bouillon d'herbes !

Troussez vos havresacs, vos quilles, vos béquilles, vos carreaux à la manque, vos bafouillements... boiteux, bègues, bigleux... Une godasse sur le trottoir et l'autre dans le caniveau ! Un cheveu sur la langue, un poil dans la main, trois sur le caillou... Un chASSE⁵ à la pêche et l'autre... Et l'autre... A la chasse ! Je regarde les choses en face. Des béciclos pour reluquer quoi ? Un œil au bout d'un bâton de maréchal... Je tape de l'œil sur la dalle. Vous traversez ? Non, je tergiverse ! Je baguenaude avec Homère, avec Corbière, avec Milton, avec Lautrec, avec Villon... Nous nous mettons en boîte... Nous nous mettons en bière, au fond d'un snack barbare livré aux chants grégoriens et aux cacophonies d'un juke-box. Une chope avec Chopin ? Pas de refus, Madelon. Des bocks et de la limonade avec Arthur ? J'ai eu dix-sept ans aux prunes... De la verte avec Verlaine ? Tout est mangé, tout est bu... Un petit noir avec Balzac ? Accoudé près du percolateur, je prends un steamer pour l'Abyssinie. Un rouge avec Prévert ? Deux ras-bords, la Gueuse ! Fanny, un jaune avec Pagnol ! Des ossements dans des haillons, la Vie ! Enfile ta guenille de bastringue. Va, la Vie, va... J'ai du jaja⁶ dans ta Java... Va, va, va faire la vie, ta vie, ma Vie. *T'as d'beaux rest's, ma Vie ! Comm' tu y vas, ma Vie avec ta Ja, ta Ja, ta Java... En savates, je m'en vais, je m'en vas... En finir pour un tour de cadran, pour une saison, pour l'éternité. Une fois pour toutes, en trois temps et... Reviens Java, reviens avec tes musiciens... On s'arrangera bien au grand bal de la rue. Reviens reviens Java, reviens Te glisser sous les pas des oiseaux de ma rue qui se plument debout, mais jamais jusqu'au bout. Ma Vie, va, repars en java... Je n'ai plus la tête ni le cœur à en découdre avec tes boutons de nacre, à remonter les bretelles de ton pauvre piano, à me saccader...*

Vous me venez sans fard, les cheveux en bataille. Je suis entre vos mains. Je vous prends par la taille sur mes faux-fuyants de jasmin. Ô mes muses, qui plaint nos plaies, nos bosses, nos cicatrices ? Nous ne sommes plus qu'un cri de ma Provence frottée d'ail à mon Paris by night. Ô mes bas bleus à varices, vous êtes mes seules lectrices. J'écris pour vous, pour vous j'écris cahin-caha, je gratte des voies cahoteuses, j'allonge des chemins parchemineux, j'écris comme un fiacre... Je soupire des vers de mirliton, des quatrains d'écolier, des acrostiches à l'eau de rose... Jeanneton prend ta faucille et me fraie un chemin dans la lavande jusqu'à la source de Jouvence où jaboutent des fées.

Mes éclaireuses, parées comme des épousées, torches dans mes heures brisées, draguent mes avant-gardes jusqu'aux champs élyséens. Tu préfères douter, plutôt que d'y aller voir ? C'est tout vu.

Ô doux pays des galéjades, des fables, des contes en l'air, je rince mes beaux yeux de jade dans tes amphores d'orangeade et dans tes jarres de vin clair...

La Carline, la Camuse, la Camarde... La Mort, quoi. L'ensuaireuse me sort en planches de mes songes les croquenots devant. Tantôt, je plane au dessus du vent, tantôt, je sanglote en boule dans une nuit blanche. Je meurs, je crève, je calenche de plus en plus souvent. J'ai fait mon temps... Dondon dondaine... Mon temps sous les chaudrons à cordes, sous les tambours voilés, sous les saxs, les saxs, les saxs, les saxos, les saxophones tonitruants des modes, des vogues, des actualités... Mon temps sous les calembours, sous les calembredaines... Qu'on me transperce la bedaine, la bedondon, la bedondaine... J'ai lu mon histoire à rebours. Notre temps.

La Fossoyeuse... Je fais le pas devant... Je vais au devant d'elle avec mon arme et mon barda. Sais-tu d'où vient le vent ? Où vont les hirondelles ? Pourquoi partirais-je soldat ? Je tâtonne le long d'une eau sombre et mouvante. Protée me prête ses troupeaux... Mon chien sur les talons, je retourne un sirvente⁷. J'ai la Poésie dans la peau.

Les clébardes de la métromanie rongent ma corde de pendu et mon thyrs⁸. Mon Cerbère lanterniphore me tire jusqu'aux muses de Montparnasse et de Pigalle. Mes hiboux atrabilaires me faussent compagnie à minuit tapantes dans les nocturnes de Paname. Les autobus débordent. Je m'agrippe à une grappe de fêtards.

Et tous ces taximètres en maraude. Le Balajo ? Rue Lepic ? Tu montes, merlan frit ? J'étais de quart... J'ai la marée dans mon coquillage. La tapisserie de fougères, de fougerolles, les clairières... Défait-toi. Les tâcherons en fougue du mistral m'ouvrent des trouées dans une armée de cyprès... Le porte-manteaux est derrière la porte. Aboule-toi dans mes toiles de Jouy. J'éteins ?

Mon automédone⁹ m'attend dans sa décapotable. Où étais-tu ? Si je savais... De la musique après toute chose. Ravel ? Webern ? Orlf ? Des percussions... Tout ce qui racle, secoue, pince...

Au clair de la lune, mon aminche Pierrot, je te rends ta plume. J'ai jeté ma souquenille, mon bonnet, mon encrier, mes calepins et mes lexiques à la Seine. Regardez ! Des mirettes pour ne pas voir ? Où voulez-vous vous rendre ? J'étais dans mes souliers à clous à marcher sur des yeux de la fontaine des Innocents aux vignes de Montmartre, des trames du Boul'mich' aux ruches du Jardin du Luxembourg, du Vel' d'Hiv' à la Mouffe... J'étais sur les pas du musicien de Saint-Merry, pris dans un flot grossissant de cortégeantes... Sur les pas du croque-notes sans yeux, sans nez, sans oreilles, le flûteur d'Apollinaire. Où étais-tu ? Tu donnes ta langue au chat ? J'avais mes pognes coupées dans les poches, le tarin dans des

affaires fétides, les esgourdes dans des charabias inextricables, les prunelles dans de douloureux aguets.

J'emboîte le pas et la pensée d'une frangine dans les éclaboussures des couchants, dans les soleillades, dans les blues fanés, dans les neiges d'antan, dans des pluies soyeuses... Sur ses chemins de croix, de nids de poules, d'encombres... Je vois clair dans ses petits jeux, de son calice à ses lèvres, dans ses affaires de bibus...

Je m'accroche à une ange de grève dans les vagues abasourdies des heures de pointe, dans les litanies des ramendeuses de filets, sur les chaussées brodées au plumetis, dans les ressacs des suites de fanons, dans les rouleaux d'écume à la remorque de mille chevaux de salmare... Je chiffonne et lisse ses ailes, mais elle n'en saura jamais rien.

J'ai ma boussole dans une meule de foin, mon falot en pleine mer, mon ballot au bout du quai de Conti, le sextant de Tycho¹⁰ dans ma mémoire...

Je suis le soc ébréché, le charruyer embourbé et le bouvier débourré sur un champ de vynile. Je creuse mon sillon sans débrider. J'ai ma musette à grainaille et mon bâton à fourir. J'arrose mes semences de mes sueurs. Ne me voyez-vous pas au joug sur l'horizon ? Je connais la chanson. Je sais, le temps fauche tout.

Quand j'étais borgne, j'étais roi. La caboche ceinte de lauriers, un sceptre de roseau, une séquelle de spectres... J'avais la Sorgue dans ses sombres penailles à traîne de demi-deuil, ses regards crayonnés, sa bouche en cerise... Je m'en roulais une dans l'escalier. La blague, la bonne blague à tabac. J'avais de la braise pour mes hivers, pour une vieille marchande de marrons. Ma cibiche, ma grimbiche, me brûlait la gueule et la cervelle.

Je faisais des ronds de fumée dans l'au-delà. Je grillais des Gitanes au coin de la rue de la Vieille-Lanterne où toutes les neuilles Nerval se pend à une grille. Mes égéries me plantaient sur des mosaïques avec mon briquet-tempête, avec mon lance-flamme, avec mon bec de gaz et mes fidibus¹¹, avec mon Zippo, avec mon Silver Match, avec mon Dupont... Et je n'ai plus de bengale pour les clopes de ma voyoute. Dans ton nuage, coco-bel-œil, à quoi penses-tu ? Je pense ... Je pense aux pupilles de la Nation. Je pense à t'en boucher un coin. Je payais en menuaille les souffrances d'un soufflet à punaises qui javassait sur la chaussée à la Mac-Adam. Si tu en réchappes, tu pourras chanter un beau cantique. A la fin, à la parfin, qui parle ?

Je titube entre les éclats des fanfares, entre les sirènes étourdissantes, entre les klaxons irascibles... Je m'arque sous les grandes orgues gothiques, sous les archets et les coups de butoir de Stravinski, sous les pesantes envolées d'airain, sous les jérémiades, sous les thrénodies¹². Je chaloupe entre les feux de camp, entre les retraites aux flambeaux, entre les brandons des camisades, entre les assourdissants festons des marteaux-piqueurs...

J'ai mon alpenstock¹³ pour les buttes, pour les calvaires, pour les monts... Je revois mes quartiers en abîme. J'ôte le bandeau de colin-maillard. Les bras tendus, je chancelle. Je me cogne aux lointains et aux devants de mes tragi-comédies, aux décors praticables de mes romans en épisodes, aux remparts d'une ville blafarde, aux horizons capitonnés d'un garni sous les toits, aux pans de murmures des belvédères, aux brouhahas des placards publicitaires, aux kiosques effeuillés, aux racolages des colonnes Morris, aux accordéons souls de rengaine, aux harmonipans¹⁴ qui s'opiniâtrent à me broyer des couleurs aux angles de ma traverse...

Dans les cantilènes de mes nourrices sèches et de mes pastourelles, ma houlette compte les moutons qui broutent l'herbe noire de Saint-Germain-des-Prés. Je renifle des fuites de jazz et des odeurs de cave le long des façades de guingois. Ni vu, ni reconnu, je suis le parolier des airs du temps. Les portiers me graissent la patte et les bottes pour que j'aïlle déchanter, berlurer¹⁵ ailleurs. Va te faire cuire un œil, défaitiste !

Des milliers de bâtons de pèlerins, de gavaches, de nyctobates¹⁶ résonnent et se brisent dans les évangiles apocryphes sous le canon de Pachelbel. Des milliers... Des milliers et des milliers de fardeaux rassemblés à la fourche, d'ouailles aspergées d'eau bénite ? Il pleut, il pleut à seaux, bergeronnette... Des milliers et des milliers de caboches fêlées sous de grands encensoirs, sous les crosses épiscopales... Les sourdes basiliques font plus de tapage que de besoin, plus de tueries que de miracles. L'é-pou-van-tail ! L'é-pou-van-tail ! Ouh, ouh, les cornes ! Déguerpissez, sales gosses ! Que me chantez-vous là, fils de..., dans la suie de mes idées, dans mes mines de charbon ? Si je vous attrape, je vous ampute ! N'ai-je vraiment rien de beau, de bon ?

Je m'attarde dans la prière d'une mendigote qui a recours à son éventail pour cacher sa coquetterie, pour ne pas voir le passant charitable. Es-tu rousse ? Le cou tordu, que cherches-tu, Poète, au firmament en plein midi ? La lune et les étoiles ? Je te passe une simarre¹⁷ feuille-morte... N'est-ce pas l'automne ? Je te tisse un poème long d'ici au Havre. Un poème-fleuve, en quelque sorte, un poème-feuilleton avec des fragments d'histoires raboutis, avec des visages et des paysages, avec des liesses et des peines...

Un farrago, comme on dit. Un ramas d'idées confuses, des pièces et des morceaux, des miscellanées... Des quoi ? Des mélanges de littérature... Tu vois, on en apprend toute la nuit. Les bateleurs, les bateliers, les figurants, les noyés, les gens, les raconteurs de la Seine. Je chausse des péniches de sept lieues. Ne suis-je pas trop marqué pour ce rôle ? Mon équipage tient dans une bouteille de gin.

Maintenant que je repétris la pâte à papier de mes bouquins, ne serait-ce que pour me refaire des idées sur leurs faits et gestes... Où étais-tu ? Si je savais... maintenant que je tripote des Maillol, que j'effleure des Rodin, que j'étire des Giacometti... Maintenant qu'entre poupe et poupée, je rime comme un galérien et

rame pour la galerie. Maintenant... Maintenant... Maintenant qu'une Antigone dactylographie mes mots, mes phrases, mes contes ton sur ton, que sa voix flûtée ne me lâche pas d'une semelle, je tire de mes manches de vifs bouquets, je rehausse les palettes de mes saisons, je me raccommode avec les écharpes d'Iris...

Où étais-tu ? J'étais... J'étais... Je me souviens, j'étais au fond d'un puits. J'étais au fond des choses...

Robert VITTON, 2011

Notes

1 - Balandran : long manteau de pluie sans manches. 2 - Cagne : mauvais chien. 3 - Pythonisse : devineresse, femme qui se mêle d'annoncer l'avenir. 4 - Arguemine : main. 5 - Châsse : œil. 6 - Jaja : vin (argot). 7 - Sirvente : sorte de poésie des troubadours et des trouvères. 8 - Thyse : bâton orné, attribut de Bacchus. 9 - Automédon, one : conducteur du char d'Achille. Au figuré, conducteur de voiture. 10 - Tycho : astronome danois (1546-1601). 11 - Fidibus : Longue bande de papier pliée ou roulée tout exprès pour allumer la pipe. 12 - Thrénodie : pièce de vers exprimant des lamentations sur un malheur. 13 - Alpenstock : canne ferrée pour les excursions en montagne. 14 - Harmonipan : orgue de Barbarie. 15 - Berlurer : raconter des histoires imaginaires. 16 - Nyctobate : somnambule. 17 - Simarre : Habillement de femme long et traînant.

Aminches

Aminches nous avons les mêmes barricades
Et les mêmes maquis et les mêmes buissons
Et les mêmes semis et les mêmes moissons
Et les mêmes boulets et les mêmes brancades
Et les mêmes bouquins et les mêmes chansons

Aminches nous avons la même envie de vivre
Malgré les soifs les faims malgré les chauds les froids
Malgré les échafauds et malgré les effrois
Nos soleils ont raison de la neige du givre
Et nos mots des charrois des beaux arrois des rois

Aminches nous chantons nos amoureux martyres
Nos fantasques tourments nos fers nos doux enfers
Nos mille morts nos jougs joue contre joue soufferts
Jusqu'à ce que le flou le vague se retirent
Que de corps de décors à la mitraille offerts

Robert VITTON, 2009

LA CHANSON QUI MORD

*A Catherine Merle
A Claude Duneton*

J'ai un' chanson qui mord
Qui ramèn' dans l'Histoire
Des vivants et des morts
Sa gueule et ses pétoires

J'ai un' chanson qui mord
Un' qui n'plaint pas sa bave
Un' qui secoue le mors
Quand mon enfer s'dépave

J'ai un' chanson qui mord
Un' qui rue sur ma page
Qui dénigr' ma plume or
Qui s'en tap' d'mes tapages

J'ai un' chanson qui mord
Qui renaît des naguères
Sans regrets ni remords
Dans les paix dans les guerres

J'ai un' chanson qui mord
Un' toujours en colère
Un' qui m'soutiendrait mor-
dicus jusqu'aux galères

J'reprends mon balluchon
Entr' les dents un' brindille
Que d'beaux culs d'beaux nichons
Un' goualant' me mordille

*Robert VITTON
Avril 2008*

LE CHEMINEAU

Je m'endors sous la branche où sèche Ma futaine
Entre une jeune parque et une vieille peau
Elles trempaient leur cul dans la claire fontaine
Je passais tout entier à mon triste pipeau

Je dors comme un sonneur d'angélus de tocsin
De glas J'ôte ma bure et mes vieilles sandales
Quelle heure est-il Minuit Douze coups assassins
Pour mon plaisir je dors sous une froide dalle

Je ne dors que d'un œil sous des ciels d'aquarelle
Je n'ai jamais été gars à dormir tout seul
Je compte les moutons noirs d'une pastourelle
Les filles de Nérée me brodent des linceuls

Robert VITTON, 2011

Les déhanchées

Quand elle fait miracle à Pigalle
Et risque un va-tout au Sacré-Cœur,
Dans ma boutanche j'ai des cigales
Et des meutes de marteaux-piqueurs.

L'âme à Notre-Dame-de-Lorette,
Le corps à Saint-Germain l'Auxerrois,
Le Diable ni le bon Dieu n'arrêtent
Ma pècheresse en grand désarroi.

La coloquinte au Jardin des Plantes
Et les gousses d'ail dans le Sentier,
Ma gosse accommode mes goulantes
Je lui promets un abri côtier.

Trompes d'Eustache à la Madeleine,
Trompes de Fallope à l'Opéra,
Des innocentes aux louches pleines
Se disputent le morceau de gras.

Elles ont la croupe à Montparnasse
Et la gueule à Saint-Germain-des-Prés.
Aurai-je du neuf mes neuf connasses
Toujours entre deux miserere ?

Elle a sa fleurette à Bagatelle
Et ses prunelles au parc Monceau
Pendant que ma musique à bretelles
Fait du supplément dans un boisseau.

Elle a ses oranges à Versailles
Et sa cerise à Montmorency.
Peinard, je m'oublie dans sa broussaille
Et refais l'Histoire avec des si.

Elle a le bonnet à la Bastille
Et la culotte à la Nation.
Quand on s'embrouille pour des broutilles,
C'est déjà la révolution.

Elle a son faux derche aux Invalides,
Sa dure caboche au Panthéon.
Elle est très fourrures, très bolides,
Très mandore, guère accordéon.

Elles ont l'autoportrait au Louvre
Et la chagatte au musée d'Orsay.

Quand l'une la ferme, une autre l'ouvre...
Leurs manoeuvres, qu'est-ce que j'en sais ?

Le calibistrix à Notre-Dame,
Le chou sous le bras à Saint-Denis...
Je joue sans rire les marchands d'âmes,
De vin de messe, de pain béni...

Elle s'écarquille à la Villette
Et cligne d'un œil à Clignancourt.
Je l'attends avec des violettes,
De la guimauve, des brins de cour.

Je la culbute à la Butte aux Cailles
Et je la bute aux Butt's-Chaumont.
Je perce son cœur et son écaille,
Madame glaviote ses poumons.

Le trou de balle au Bois de Boulogne,
Le tarin dans la rue Mouffetard.
Je paie ses clops, son eau de Cologne,
Règle ses avances, ses retards.

Elle a le bassin aux Tuileries
Et l'occiput au Trocadéro.
Je tire toutes mes égéries
D'une maison à gros numéro.

Le troufignard sur l'allée aux Cygnes
Et la frimousse au parc Montsouris.
Je digère toutes ses consignes,
Tous ses petits jeux, tous ses paris...

La boîte crânienne aux Catacombes,
Le coccyx à la Chaussée d'Antin.
Comment savoir quand elle succombe
Pour de bon à mes doux baratins ?

Le quinquet de bronze à la Concorde,
La capuche sur le pont des Arts.
Je compte sur ses miséricordes,
Sur ses caprices, sur ses hasards...

Elle bat sa coulpe à Saint-Sulpice
Et la semelle autour du Chat noir
Où je pantomime des supplices,
Paluches en conque, en entonnoir.

Ses orteils à Mantes-la-Jolie
Et ses châsses à Fontainebleau,
Elle engendre la mélancolie.
Elle ne manque pas de culot.

Pubis follet au bois de Vincennes,

Tignasse teinte au bois de Clamart
En cherche d'un prince, d'un mécène,
Ou d'un maquereau du grand trimard...

Sur l'avenue de la Grande Armée,
Le tromblon ; sur le Mont-Valérien,
La culasse. En cendre et en fumée,
Elle émoustille les historiens.

Salive rue de La-Grange-aux-Belles
Et mouille aux abords de la Cité !
Vends aux vauriens tes mèches rebelles,
Ta chienne, et me garde tes bontés.

Coquards Place de la République,
Derrière au Jardin du Luxembourg,
Qu'elle m'apostrophe je rapplique
Avec ma trompette et mon tambour.

Elle a le palpitant à Nanterre,
Le fion à Chatenay-Malabry.
Je l'attends dans mon fauteuil Voltaire,
Dans des délires d'Alfred Jarry.

La ganache à la foire du Trône
Et le troufignon au Carrousel,
Pour les sons de cloch' qui la prônent,

J'aurai des grains de sable et de sel.

Elle a les postères à Montmartre

Et la cervelle à Ville-d'Avray.

Je rends mot pour mot, renard pour martre,

A ma fée faite de faux, de vrai.

Le mont de Vénus à La Défense

Et le bourrichon à Montfermeil,

Elle me raconte son enfance

Heureuse, jusque dans ses sommeils.

La perruque à la Foir' des Loges,

Le pompon à la fête à Neuneu.

Voyeurs, ne tarissez pas d'éloges,

J'en profite pour filer mon noeud.

Quand elle a la langue à la Muette

Et les coups de reins au Balajo,

Je me rince l'œil et la lurette,

Et tout ça sans quitter mon pageot.

Les quilles sur les Champs-Élysées

Et les nibards rue de la Gaîté,

Dans les reverdies électrisées

A la barbe des hotteurs bottés,

Ingambe comme une ballerine,
Elle m'entraîne sous les lampions
Où ses envies cassent les vitrines,
Où les cohues ne sont que des pions.

La balle aux Galeries Lafayette
Et le popotin au Bon Marché.
Je l'éloign' des rayons-fillettes
Et des vieux new-look à l'arraché.

Elles ont la margoulette aux Puces
Et le bas-ventre au Quartier latin,
Elles en veulent à mon prépuce,
A mes bourses... A tout le gratin !

Elle a le minois à Saint-Lazare
Et le berlingue à l'Hôtel du Nord.
Pour être bizarre, c'est bizarre !
Sûr, je pourrais me les faire en or.

Quand la comprenette à la Sorbonne
Et le dargif au Palais Bourbon,
Toutes ces furies m'ont à la bonne,
Repu, je m'en retourne au charbon.

Elles ont la trombine à l'Etoile,
La lyre du côté de Saint-Ouen.

Je m'en donne pour ôter vos toiles
D'aragne, madones, du tintouin.

Elles ont la moule à Poissonnière,
Les papill's rue de l'échaudé.
Le monôme a l'art et la manière
D'être d'avant-garde et démodé.

Elles ont la lune aux Batignolles
Et les ouïes du côté de Nogent.
Les poings dans les vagues, rossignole
Me dis-je, le long des murs d'argent.

Elle a le panier à Bell'ville,
Le canotier à Ménilmontant,
Le sourire et l'oeillade serviles,
Le chic pour gaspiller tout mon temps.

Quand elle pleurniche à Saint-Eustache,
Qu'elle saigne à Saint-Thomas-d'Aquin,
On s'amourache comme potache
Et on se page dans un bouquin.

Elle a l'oignon à Vaux-le-Vicomte,
La citrouille au Château de Vauvert.
Tant que je la tiendrai dans mes contes,
J'aurai la paillasse et le couvert.

Le joufflu à Garge-lès-Gonesse
Et le ciboulot à Charenton,
Elle me largue dans la jeunesse
D'une pastourelle aux blancs tétons.

Tu as ton carcan Place Vendôme,
Ta ceinture à clous au Gros Caillou.
Dis, qu'irais-je assoupir sous le dôme
Mon calame effronté de voyou ?

Elle a le rachis à Saint-Placide
Et l'bénitier à Saint-Merri,
Ce sont toujours elles qui décident
De l'endroit, du temps, du poids, du prix...

La jugeote dans la tour de Nesle
Et les bajoues sur la tour Eiffel,
Elle me laisse à ma ritournelle.
Que faire ? J'endosse mon duffel- ?

Coat. A Notre-Dame des Victoires,
Elle a son calice, à Saint-Médard,
Sa hure... Dans tous ses purgatoires,
Je passerais pour un démerdard.

Elles ont le croupion à Suresnes,

Le bec dans la forêt de Bondy.
Comme je voudrais qu'elles comprennent
Que de leur plume j'en sors grandi.

Ses méninges rue de la Huchette
Et son cela rue des Blancs-Manteaux,
La salope sait que je rachète
Ses frasques sur d'infâmes poteaux.

Le tabernacle aux Folies-Bergère,
La tirelire au Palais Brognard,
Elle prend mon mal à la légère.
Taquine, elle me jette aux cagnards.

A Saint-Jean-Baptiste de Grenelle,
Je loue sa binette, à Montfaucon,
Dans les plis de ma neuille éternelle,
Son abricot, sa figue, son con...

Elle a sa poire à Auvers-sur-Oise,
Son sucre d'orge à Moret-sur-Loing,
Saint-Christophe veut que je la croise
Chaque fois que je reviens de loin.

Sa relique à la Sainte-Chapelle,
A l'Abbaye de Monte-à-Regret,
Où je remue des morts à la pelle,

Elle a son cou sous le couperet.

Elle a sa capeline à Chaville,
Ses grolles sur la route d'Arcueil
Et tous ses vers-libristes qui vile-
brequent mon berceau, mon cercueil !

J'ai son pignard Porte d'Italie,
Son museau de pompette à Bercy.
Je crayonne de chic ses folies
Pendant qu'elle me taille à merci.

Ses accroche-cœur à Bourg-la-Reine,
Ses cuissardes de cuir à Pantin.
C'est toujours le même qui l'étréne
D'un rondel, d'une écharpe grand teint...

Quand elle a sa praline au Procope
Et sa cafetière au Grand Véfour,
Marmitons et maîtres queux écopent.
Pour ses michettes chauffent les fours.

Ella ses sanglots à Deuil-la-Barre
Et ses bas bleus dans un vieux Paris
De traquenards, de snack-bars barbares,
D'ors, de clairs-obscurs, de pots-pourris...

Elle a ses pas au Père-Lachaise
Et ses pensées au bois de Meudon.
A la cavalière sur ma chaise,
Je trottine autour d'un guéridon.

Qu'y perds-je à déhancher ma séquelle ?
Braves gens, j'en aurais tellement
A ressasser... J' gagne en loquèle,
En gestuelle, en ressentiment...

Robert VITTON, 2011

Endormissements

Je dors sur mes sacs de noyaux,
De noix, de noises, d'os, d'embrouilles,
De nœuds, de tripes, de boyaux,
D'yeux, de cordes, d'or... Je déraille.

Je dors sur mes tas de pavés
De ciment, de charbon, d'ordures,
De chaux, de grains de sénevé,
De figues, de raisins... J'endure.

Je dors sur mon lit de bouquins.
Je ne choisis plus mes lectures.
Savates, sabots, brodequins...
Je repasse mes aventures.

Je dors, je dors profondément.
Tantôt je battais la breloque.
Où suis-je ? Réponds. Réponds, m'man !
Au fond d'un puits ? Je soliloque ?

Je dors, je dors les poings fermés.
Je me retourne dans ma tombe.
J'aurai ramé, j'aurai rimé
Jusqu'à ce que ma tête tombe.

Je dors. Ma barcasse est à flot...
Je m'éreinte de somme en somme.
J'ai ma boussole et mon falot.
Un nid de mitrailleurs me somme.

Je dors pour conjurer ma faim.
Je dors. Comme on dit : Qui dort dîne !
Contenterais-je mon bec fin ?
Pain, oignons, olives, sardines...

Le monde est sourd comme un toupin.
Mes plumes sont des vieilles pies
Qui noircissent mes calepins.
Je ronfle comme une toupie.

Robert VITTON, 2011

ENTRE LE HAÏR ET L'AIMER

On aime sans raison, et sans raison l'on hait.

Jean-François Regnard (1655-1709)

Je m'opiniâtre à rimer
Entre le chardon et la rose
Entre le haïr et l'aimer
Je m'opiniâtre à rimer
Ô Boileau que n'écris-je en prose

Je m'obstine encore à ramer
Entre Anticythère et Cythère
Entre le haïr et l'aimer
Je m'obstine encore à ramer
Aurai-je un jour les pieds sur terre

Que m'évertue-je à déclamer
Entre Aristophane et Shakespeare,
Entre le haïr et l'aimer
Que m'évertue-je à déclamer
Entre un cheval et un empire

Je me décarcasse à charmer
Vos deuils et vos mélancolies
Entre le haïr et l'aimer
Je me décarcasse à charmer
Ce qu'il vous reste de folie

Toute une existence à trimer
Entre le marteau et l'enclume
Entre le haïr et l'aimer
Toute une existence à trimer
Entre la charrue et la plume

Robert VITTON, 2009

Le faiseur de fantoccini

Je ne suis pas assujetti
Au poing de bronze à la sonnette
Dites-leur que je suis sorti
Que je ne suis plus aux manettes

Dites-leur que je ne suis plus
A la remorque de quiconque
Que le Beau est ce qui m'a plu
Que je n'ai pas les mains en conque

Dites-leur que je me défends
D'être sur la mauvaise pente
Que je suis resté un enfant
Fidèle à la minuit tapante

Et toutes ces meutes d'huissiers
Aux troussees de mes marionnettes
Je ne suis plus qu'un besacier
Rimant de planète en planète

Dites-leur : Le soupe-tout-seul
Parle latin dans sa cuisine
Et n'enfile plus son linceul
Que pour hanter sa vieille usine.

Je ne suis plus à vos mercis
Tout doux à vos miséricordes
Au vin ginguet au lard ranci
Vous vous partagerez ma corde

Robert VITTON, 2011

Fans de petan

Dormez, dormez petits merdeux !
Dormez, ou je vous jette aux cagnes !
Dormez, ou je vous coupe en deux,
Ou je scie vos mâts de cocagne !

Dormez, dormez sales bambins !
Dormez, dormez ou je vous jette
Dans la fosse avec l'eau du bain,
Les épluchures, les cagettes...

Dormez dormez têtes de lard
Dormez ou je vous coupe en tranches
Dormez dormez petits gueulards
Ou je vous pends à une branche

Dormez dormez petits voyous
Dans la chanson des lessivières
Les poches pleines de cailloux
Dormez au fond de la rivière

Dormez dormez fans de petan

Robert VITTON, 2010

Le gréviste

Je dors, je dors dans ma chanson,
Sur une plage de vinyle...
Defoe, suis-je un faux Robinson,
Un faux Vendredi sur une île ?

Je dors, je dors sous cent soleils.
Je dors, je dors au clair de lune,
Dans le clair-obscur d'un caleil...
Ma bonne blague m'en roule une.

Je dors, je dors quinquets ouverts
Dans les dentelles d'Amphitrite.
Je suis au bleu, je suis au vert,
J'en aurai des preuves écrites.

Robert VITTON, 2009

Le lampiste

Dormez, dormez gens des labours !
Dormez, dormez gens des laboreurs !
Le monarque bat le tambour
Et la reine, elle, bat le beurre !

Dormez, dormez gens des forêts,
Des monts, des vallées, des prairies,
Des eaux, des salants, des marais,
Des pacages, des métairies...

Dormez, dormez au coin de l'âtre,
Fileuses de mauvais coton,
Faiseuses de poudre, d'emplâtres,
Et D'onguent mitaine miton.

Dormez, dormez gens des carrières,
Des mines, mangeurs de charbon,
D'or... Dormez gens des fondrières,
Des précipices floribonds...

Dormez gens des soutes, des cales,
Des mâts, des cordes, des palans,
Gens des navires sans escale,
Sans sirènes, sans goélands...

Dormez, dormez gens de la mer !
Le jeu des filles de Nérée
Vous pousse dans l'abysse amer
Et vous rejette à la marée.

Dormez, dormez...

Robert VITTON, 2009

Le pour et le contre

Entre têter bugles et cors
Et gratter luths et mandolines
Entre chanter dans des décors
Et siffloter sur la colline

Entre oh et ah entre n'avoir
Plus rien à dire ni à faire
Et déballer tout mon savoir
Mettre le nez dans vos affaires

Entre l'amour et l'amitié
Entre m'atteler à la tâche
Et faire la chose à moitié
Entre les chemins et l'attache

Entre le taudis et le château
Entre le bruit et le silence
Entre l'enclume et le marteau
Entre le glaive et la balance

Entre la lune et le soleil
Les échecs et les réussites
Entre la torche et le caleil
Même entre moi et moi j'hésite

Robert VITTON, 2011

Les pousseuses de berceuses

Oui, mon berceau me semble doux
encore,

Et la berceuse a pourtant disparu.

Béranger

Au bout de ma rue pavée de pavots et de mauvaises intentions, un Stradi d'occase scie de la romance à un rouge liard l'heure. Les vitres pleurent. T'attends le déluge ? J'attends le dégel. Tu montes, Monteverdi ? J'ai du plaisir à vendre et à revendre. Des siècles de pratique, Jésus ! J'en ai cloué au pieu, crucifié en pleine ascension, ressuscité dans le frisquet de l'aube... Le métier, ça rentre dans la chair sans qu'on s'en aperçoive. J'ai de la viande et un os de seiche pour ton serin. Décide-toi, saute-ru ! Je saute le Rubicon. Des binettes rubicondes me ruent des rubis. Ferme la lourde au loquet, des fois que des marchands de mithridate prennent mon moulin pour une maison close. Avec leur contre-poison, ceux-là, ils nous empoisonnent.

Je suis dans l'escalier de Duchamp. *Le grand ennemi de l'art, c'est le bon goût.* Tu l'auras dit et redit, Marcel. La vasque, le savon de Marseille, la serviette nids d'abeilles. Pas d'eau chaude ? Au bout de ma rue dépavée, je déplume des coquecigrues à longueur de songes. Une grue me déplume. Tu viens au plume ? Je suis la pute borgne de Rutebeuf, la muse vénale de Baudelaire, la bruyère de Corbière, la libraire de La Bruyère, la rosière de Ronsard... J'arrive comme une mariée en carême. Quand je n'ai plu un mâche-laurier à me mettre sous les dentelles, je joue de la mandoline. Les rimeurs en prose, à la manque, à la quinzaine... Je les roule dans la faridondaine, dans la faridondon ! Pas donneuse, la dondon. Je vide des régiments en déroute, des escadrons d'éclopés, des bataillons d'inconnus, des fausses compagnies, des fanfares de trompettes de bois et de chaudrons cabossés, les vieux beaux des académies, les rabatteurs de gibier de potence, des bandes de bandoliers, des troupes de fantoches... Des lustres que j'exerce sur la chaussée de Mac-Adam. Je regrette les pavetons de mes seize berges où rouscaillaient la mer et ses matelots à la dérive. Tu bois la tasse amère ? Le rade a ses planches de salut. Grimpe ! J'ôte tes ribouis à bascule. Accroche ta vareuse et ton fupal à l'espagnolette, ton ciré et le reste dans le cagibi. Je me farcis des gondoliers, des rescapés de la cité d'Ys, des noyés ébahis de la Seine, des

pêcheurs d'étoiles, des prétendants d'Aphrodite, des gabiers de Gama... Tu te crois dans le triangle des Bermudes ? Je jette l'encre ! Tu sèches ? Prends-moi dans tes filets, grande pêcheuse ! Et Dieu là-dedans ? Dans tout ce prostibule ? Le Dabe, le suprême Prostitueur ! Du vent ! Et la paluche papale, la pogne vicelarde du vice-Dieu, au bénitier des Marie-couche-toi-là, des maries-salopes... J'ai des christes des chaînes de montage, des galères cadencées, des entrailles de la terre...

Ma mère, mes nourrices sèches, mes fées, mes muses, mes parques, que me chantez-vous, penchées sur mes mannes d'osier, sur mes berceuses sculptées, sur mes hamacs, sur les barquerolles à l'amarre, sur mes cercueils... Que me chantez-vous sur mes grabats, sur mes civières, sur mes sacs de noyaux, sur mes couches molles, sur mes lits de parade... Penchées sur mes chantiers, sur mes ateliers, sur mes établis...

Je ne m'attendais pas à un plumard à colonnes doriques, mais tout de même ! Une paillasse ! Procuste, ça te dit quelque chose ? Le brigand d'Eleusis ? Deux sortes de voyageurs... Les bas et les hauts sur pattes. A ses hôtes, il ouvre des lits à sa mesure. Il raccourcit les clients montés sur échasses... De quoi repartir sur les genoux ! Il étire les courtes-bottes... On peut dire qu'ils en sortent grandis.

J'allaite Sade, Voltaire, Corneille, Lautrec... Je les berce d'illusions. Un mille-feuilles ? Un saint-Honoré ? Un sacré preneur de café, ce Balzac. L'existence, c'est pas du gâteau.

Le marquis, le baron, le prince, le roi de la fève... Tous ces chapeaux aux crochets du vestibule. Melons, casquettes, hauts-de-forme, bonnets, calots... On sonne ? C'est sûrement Cyrano... De Bergerac ? Il est toujours à demander la lune. Un moucheur d'escarmoucheurs...

Un quatuor de maquereaux au vin blanc tape le carton. Des fois, la gerce, t'aurais pas du Chopin dans ton juke-box ? Quatre as ! Le mal du pays ? Mes berceaux de lavande, de rameaux d'olivier, de feuilles de figuier... J'y retournerais dans mon habit de sapin. Le caveau familial... Réduisez quelques corps, le gros arrive !

Je suis les conasses du Parnasse ! Les neuf ? Les filles de Nérée ! Les cinquante ? Les filandières ! Les trois ? Je suis la Madelon des écluseurs, la Marianne de Puylaurens, la Véronique des photographes, la Madeleine de Corrège, l'Apolline des arracheurs de crocs, la Cécile des croque-sol, la Minerve des rimasseurs... Ceux qui riment malgré Minerve ? Putt ! Putt ! Les poètes putassent. Les marées de Paris, les naufrages de la Seine, les abordages.

On sonne ? On me sonne ! Qui est là ? Personne ! C'est Ulysse qui fait son Polyphème. Quand je veux la tranquillité, je mets du papier dans la sonnette. Un bail que Lautrec ... On frappe ! C'est sa manière... Quand on parle du loustic, on voit sa queue.

La larme à l'œil ? Ma mater taquinait l'ivoire dans un lupanar. Les berceuses de Brahms, Schumann, Schubert, Strauss, Chopin, Bizet. Je passais de bras en bras, de poitrine en poitrine, de berceuse en berceuse. *Dodo, l'enfant do L'enfant dormira bien vite, Dodo, l'enfant do, L'enfant dormira bientôt... Fa la ninna, fa la nanna, Nella braccia della mamma Fa la ninna bal bambin... Bonne nuit, cher trésor, Ferme tes yeux et dors. Laisse ta tête s'envoler Au creux de ton oreiller... Un beau rêve passera Et tu l'attraperas. Un beau rêve passera, Et tu le retiendras....* J'ai poussé dans des parfums, dans du coton, dans des airs. Tout va bien, patronne ? Comme sur des roupettes, brigadier !

Une liqueur ? Une autre fois. Le service, c'est le service. La nuit, ma bonne, il s'en passe dans les parages. Les voleurs de poules, de voitures, de nains de jardin... Les maraudeurs de tous poils. Les colleurs d'affiches sur la loi du 29 Juillet 1881, les déboulonneurs de statues, les briseurs de devantures, les assassinateurs...

On sonne ? C'est Guillaume. Guillaume ? C'est pour son bandage. J'ai entendu le ronron de son taximètre. Ouvre, merde ! On a dit sept plombes. Une neuille d'enfer. J'ai tourné, viré... Je récupère les deux autres lascars... Tâche de te tenir prêt. Je repasse... C'est pas tous les jours qu'on enterre une vie de garçon.

Robert VITTON, 2011

Nuits blanches

Je suis l'agaçant réveilleur.
Dans vos songeries insensées,
Je tire un temps du sombre ailleurs
Vos belles amours trépassées.

Je suis le fantôme frappeur.
Ouvrez portes, fenêtres, trappes...
Faites donc semblant d'avoir peur,
Je vous apporte un sac d'attrapes !

Je suis l'époux, l'épouvantail
D'une effroyable magicienne.
Je vous passe tous les détails,
Sa fanfare est sous mes persiennes.

Dormez, gardiens de mes borgnons,
Dormez guichetiers de mes sorgues,
Je n'ai plus que des lumignons
De clairvoyance sous les orgues.

Robert VITTON, 2009

Le porteur de rogatons et son chien

En revenant par voies de terre, d'eau, de fer
Des noces de Cana, des noces de Gamache,
Du banquet de Platon, des lunchs de Lucifer
Que de chiques, de mots, que de lauriers je mâche !

La paille, le grabat, le lit à baldaquin,
La niche, le carreau, la ficelle, la laisse...
La soupe, la pâtée, les os, les arlequins,
Les reliefs, les morceaux de roi, les sot-l'y-laisse.

Les flèches, les cailloux, les balles, les parpaings,
Les lances, les boulets, les plombs, l'huile bouillante...
Les fruits, les fleurs, l'encens, l'eau bénite, le pain
Azyme, le vin cuit, les belles accueillantes...

Je vais, je vais, je vais... Irai-je, irai-je au bout
De ma saison, chanter comme une casserole ?
Prendrai-je le temps, dans mon nid de hibou,
De retourner sept fois mes dernières paroles ?

Ma cagne dans le pas, au poing mon vieux bâton
Noueux, ma lyre au dos, au ventre ma musette,
Des habits à gros grains, porteur de rogatons,
Je vous enterrerai tous, tous tant que vous êtes

Robert VITTON, 2011

La sieste

Je prends des détours en chantant.
A pied, à cheval, en bagnole,
Je tourne, tournique, tourniole
Autour des tours et des étangs.
J'ai l'âge d'avoir tout mon temps,
De rendre gnole pour torgnole.

Je dors la tête entre les mains.
J'entends les cris de la marée,
Des goélettes apeurées,
Les pas comptés sur mes chemins
De coquelicots, de jasmins,
La pluie sur ma toile cirée...

Quand dormirai-je pour jamais
Sur les tours, sur les entourloupes,
Sous la mousse, entre des chaloupes
Où, pour mes muses, je rimais,
Dans une glaise, sous un mai
Sans mes lorgnettes sans ma loupe ?

Je m'en irai dans un drap mûr,
Ô viole de Sainte-Colombe !
Mon cœur, mes os, ma peau se plombent...
Aurai-je vu Naples, Namur ?...
Ne m'enfermez pas dans ce mur,
Ce mur où nichent des colombes !

Robert VITTON, 2009.

Tours de magie

Je dors dans la tour Magne...
Le vent sort ses ressorts,
Ses toupies d'Allemagne,
Ses traits, ses mauvais sorts...

Les tours de La Rochelle...
J'y grimpe allègrement
Sans corde, sans échelle...
Je tombe, si je mens !

Parfois la tour de Pise
Prend les choses de haut.
Elle microscopise
Les gueux. Hep ! Houp ! Hé ! Ho !

Une tour de dentelle,
De guipure de fer,
En porte-jarretelles...
De quoi souffrir l'enfer !

Toutes ces Quiquengrogne...
Et toutes ces Babel,
Ces Belem... Je m'y rogne,
Ivre de décibels !

Je suis la sentinelle
De la tour Solidor
Et de la tour de Nesle.
J'ouvre mes ailes ! Dors !

ROBERT VITTON, 2009

Le tueur de temps

*Ma mission est de tuer le
temps,*

*la sienne est de me tuer. On
est à*

l'aise entre assassins.

CIORAN

J'attends la Mort sur un quai de gare
Entre les rails poussent des chardons
J'ai mon casse-croûte mon bidon
De gnole et ma boîte de cigares

J'attends la Mort à l'orée du bois
Ce n'est pas pour lui conter fleurette
Ni pour me noyer dans ses mirettes
Les ronciers d'Horeb sont pleins d'aboies

J'attends la Mort dans mes bacchanales

Je ne broie que du rouge et du noir

Les aminches mains en entonnoir

Entonnent des *Internationale*

J'attends la Mort sur une vraie croix

Malgré mes facéties quotidiennes

J'entre je sors des files indiennes

De ces rangs deux par deux trois par trois

J'attends la Mort je plie mon bagage

Dans la chambre jaunie d'un hôtel

Que faire de mes restes mortels

Je ne les ai pas volés mes gages

J'attends la Mort pieds et poings liés

Au-dessus des loups et des hyènes

Au bord de la roche tarpéienne

Combien de fois m'a-t-elle oublié

J'attends la Mort dans mes embuscades

Dans mes chaînes sur les échafauds

Au bout de la toise où le drap faut

Sur le promontoire de Leucade

J'attends la Mort en chien de fusil

J'ai tiré mes dernières cartouches
Dans les bras de neuf saintes nitouches
Les garces n'ont pas les goûts moisis

J'attends la Mort au coin de ma rue
Sous les quolibets sous les brocards
Les cavales ruent dans les brancards
Je remplume les coquecigrues

J'attends la Mort les bras ballants
J'ai perdu la langue l'œil l'oreille
Le nez la main un pied Je m'enraye
Sous les plan plan et les rataplan

J'attends la Mort entre quatre pages
Prosaillant rimaillant dans des fers
Là là-bas est-ce le même enfer
Les mêmes chants les mêmes tapages

J'attends la Mort au bout des rouleaux
Compresseurs des marées sur la grève
Je meurs toujours dans le même rêve
Dans des histoires de matelot

J'attends la Mort au douzième étage
L'escalier est tellement ardu

Que nul n'y vient réclamer son dû
Exercer son pouvoir de chantage

J'attends la Mort dans mes beaux habits
Nous attendons toujours quelque chose
Que fleurissent que passent les roses
Je crane To be or not to be

J'attends la Mort la sale habitude
Je l'aurais prise sous les drapeaux
Par malheur j'ai toujours eu sa peau
Et je retournais à mes études

J'attends la Mort dis qu'as-tu été
Sans un dieu sans un maître aux commandes
Un miroir sans tain me le demande
J'arrive au bout de l'éternité

Robert VITTON, 2011